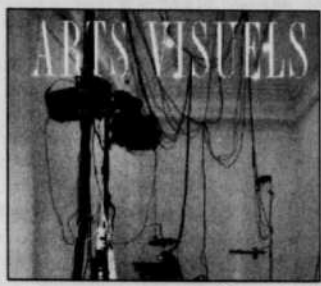




Romans québécois Page D 3
 Marché de la poésie Page D 3
 Le feuilleton Page D 5



Le son iconographe Page D 7
 Jardins Page D 8

LIVRES



Gilles
 Marcotte

CARREFOURS

Paul, Sénèque et Jacob

GILLES MARCOTTE

Saint Paul ou, en costume laïque, Saul de Tarse, n'est pas l'auteur le plus aimé de la tradition chrétienne. Dans son dernier roman, Sergio Kokis lui décoche une phrase assassine. Michel Onfray, le philosophe du plaisir, invité (comme toujours) chez Bernard Pivot, l'écartait du revers de la main, osant à peine prononcer son nom. Et Gide, vous vous souvenez d'André Gide? Aux Épîtres de Paul, il ne cessait d'opposer les Évangiles, infiniment plus aimables. Parmi les reproches qu'on lui fait, et qui sont extrêmement nombreux, de son antiféminisme avéré (les femmes doivent se couvrir la tête à l'église) à son goût prononcé pour la chicane, le plus fondamental est sans doute celui d'avoir en quelque sorte fondé l'Église, inventé le christianisme. Difficilement pardonnable.



Portrait d'un jeune garçon, peut-être le jeune Néron, vers 40-50 ap. J.-C.

Mais on ignore généralement qu'il a entretenu une correspondance fort amicale avec le grand philosophe romain du stoïcisme, Sénèque. Ces lettres viennent d'être rééditées, en bilingue, dans la très jolie collection du «Cabinet des lettres», chez un éditeur nommé Le Promeneur, avec une très érudite présentation de Paul Aizpurua. Elles sont brèves, un peu énigmatiques. Elles montrent l'estime, voire l'admiration que se vouaient l'un à l'autre le pauvre apôtre itinérant et l'intellectuel prestigieux, conseiller de l'empereur romain. Pour Paul, Sénèque est un «*maître très respecté*»; Sénèque voit en l'apôtre «*le sommet et la cime de toutes les sommités*», ce qui n'est pas tout à fait rien. Ce dernier lancera au philosophe une invitation à la conversion, qui ne sera pas entendue. Le plus curieux, dans cet échange de courtes lettres, c'est sans doute la question littéraire. On doutait fortement, dans les cercles intellectuels de l'empire, qu'un grand message spirituel (comme celui du christianisme) pût détenir la vérité sans l'exprimer dans un style de très grande qualité. Dans la lettre VII, Sénèque adresse quelques reproches sur ce sujet à son correspondant: «*Aussi souhaiterais-je, écrit-il, que, quand tu exprimes des idées admirables, le travail du style ne fasse pas défaut à la grandeur du sujet*». Il défendra quand même l'ami Paul auprès de l'empereur, qui ne trouve pas les Épîtres assez bien écrites: «*Je lui répondis que les dieux s'exprimaient généralement par la bouche des simples, et non de ceux que leur éducation a mis en mesure de distordre la vérité*».

Réponse admirable, mais fautive. Comme l'ensemble de cette correspondance, qui est un des faux les plus célèbres de l'histoire chrétienne. Il a été fabriqué au quatrième siècle, et n'a été déclaré tel qu'au quinzième; saint Jérôme et saint Augustin s'y sont référés. On ne s'en faisait pas, à cette époque, pour des histoires de faux; c'était l'intention qui comptait, et de toute évidence l'auteur voulait suggérer l'idée d'une possible rencontre au sommet entre la grande pensée romaine et la nouvelle doctrine chrétienne. Ces lettres nous parlent également d'une autre rencontre espérée, exigée, entre l'esthétique et le religieux. Il y en aura: les noms de Jérôme et d'Augustin, cités plus haut, en témoignent, et l'histoire sera longue d'un art et d'une pensée profondément imprégnés par le christianisme. Qu'en est-il aujourd'hui?

La perspective de Jacob Taubes est tout autre, comme le dit bien le titre de son livre, *La Théologie politique*

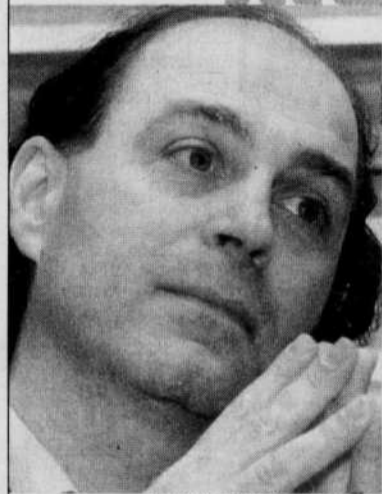
VOIR PAGE D 2: PAUL



SOURCE: CONGRÈS JUIF CANADIEN, ARCHIVES NATIONALES

La troisième solitude

CAROLINE MONTPETIT
 LE DEVOIR



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Ils posent depuis des siècles leur regard sur les arbres du mont Royal ou marchent le long des murs gris du boulevard Saint-Laurent. Pendant longtemps, ils n'ont pas parlé notre langue et nous n'avons pas compris la leur. L'historien et anthropologue Pierre Anctil parle même, dans leur cas, d'une «*troisième solitude*» québécoise. Des années et bien des développements après leur arrivée au Québec, les juifs québécois tentent un rapprochement avec la majorité francophone du Québec. À Montréal, un événement culturel d'envergure, la Quinzaine sépharade (une trentaine d'activités dans les domaines de la musique, des arts visuels, de la littérature) et trois ouvrages récemment parus aux éditions du Septentrion en rendent compte à leur manière.

Ils portent leur douleur et nous portons la nôtre. Nos deux communautés sont, chacune de son côté, occupées à panser leurs plaies. C'est ainsi que Pierre Anctil, spécialiste de la communauté juive québécoise, explique la distance qui s'est installée entre les juifs et la majorité francophone du Québec. «*Il y a une parenté d'émotion*» entre la communauté juive et la majorité francophone du Québec, dit-il pourtant. N'a-t-il pas lui-même traduit *Les Belles-Sœurs* de Michel Tremblay en yiddish, au très grand plaisir de la communauté juive de Montréal? «*Les Belles-Sœurs en yiddish, les juifs en parlent encore [...]. Cela a eu un gros impact*», constate-t-il. Dans *La grosse femme d'à côté est enceinte*, Michel Tremblay raconte par ailleurs les rapports commerciaux instaurés entre juifs et les mères de famille francophones du Plateau Mont-Royal. «*[...] toutes, sans exception, elles devaient de l'argent aux juifs de la rue Saint-Laurent, surtout aux marchands de meubles et de vêtements, et le long chemin qui séparait la rue Mont-Royal de la rue Sainte-Catherine était pour elles très délicat à parcourir. "Si Sam (Katz) peut pas me voir. Chus-t'en retard de deux mois dans mes paiements"*», écrit Tremblay, relatant un voyage en tramway, boulevard Saint-Laurent.

Paradoxalement, cette parenté d'émotion, faite d'un sentiment d'isolement et de vulnérabilité, rend les rapports entre les communautés plus difficiles encore puisque les minorités tendent naturellement à se mettre en relation avec la majorité dominante, celle-ci ayant été, au moins jusqu'à la Révolution tranquille, formée des Anglo-Canadiens.

VOIR PAGE D 2: SOLITUDE



Spirale

ARTS • LETTRES • SPECTACLES • SCIENCES HUMAINES

Dossier «Cliniciens ès lettres»
 n° 172 (mai-juin 2000)

La revue fête ses vingt ans cette année.
 Profitez-en pour vous abonner !

Dossiers à venir :

- « Les cultures de la psychanalyse » (n° 173, juillet-août 2000)
- « Poètes de l'Amérique francophone » (n° 174, septembre-octobre 2000)
- « Mort, le féminisme ? » (n° 175, novembre-décembre 2000)

Abonnement : (514) 355-3333 • sans frais : 1-8000-363-1310 • expsmag@expressmag.com

LIVRES

PAUL

La témérité est parfois récompensée

SUITE DE LA PAGE D 1

de Paul (collection «Traces écrites», Seuil). Je suis tombé sur ce livre par hasard, attiré par le titre, ne sachant pas du tout ce qui m'attendait. Je croyais lire un traité en bonne et due forme; ce n'étaient que des notes de conférences, présentées comme telles dans un grand cahier, avec des espaces réservés aux notes des étudiants. J'ignorais tout, aussi bien, de ce Jacob Taubes, sauf qu'il avait été titulaire de la chaire d'herméneutique, d'histoire et de philosophie du judaïsme à l'université de Berlin, et qu'il était mort une dizaine d'années avant la parution de ce cahier. Découvert par l'aspect de la chose, j'ai tout de même commencé à lire, et je me suis à peine arrêté jusqu'à la fin, entraîné par un travail de pensée absolument fascinant.

Les vrais livres sont ceux dont on ne comprend qu'une petite partie

Il y a la thèse. Jacob Taubes lit l'Épître aux Romains comme un juif lisant un juif. «Paul, dit-il, se conçoit comme quelqu'un qui surenchérit sur Moïse», et son épître constitue une déclaration de guerre au pouvoir romain, à la loi romaine, au nom d'un Israël «transfiguré» qui proclame l'égalité de tous les hommes. C'est là, poursuit-il, «un acte absolument révolutionnaire», qui change la face du monde et auquel devront se mesurer les plus grands esprits de la modernité, de Nietzsche à Benjamin, d'Adorno à Freud. Ils n'ont pas pu faire l'économie, pour ainsi dire, de la pensée de saint Paul; ils ont dû passer par lui, s'expliquer avec lui. Jacob Taubes entre dans ces débats avec une immense érudition, une pugnacité, un plaisir de la discussion que la forme improvisée du discours rend extrêmement vivants. On ne permettra de

ne pas entrer dans les détails. Je m'y perdrais, comme je me suis assez souvent perdu en cours de lecture. Mais j'ai toujours pensé que les vrais livres, les livres vraiment utiles, sont ceux dont on ne comprend qu'une petite partie.

Il y a la thèse, donc, riche, souvent étonnante. Mais il y a aussi, comme je viens de le suggérer, et c'est un des attrants majeurs du livre, le mouvement, la liberté du langage. Jacob Taubes se dit, en se moquant un peu de lui-même, «occasionnaliste», c'est-à-dire porté à la digression, à toutes sortes de digressions. Il mêle les souvenirs personnels aux analyses les plus subtiles, le langage familier au langage savant, les boutades aux affirmations fortes; il ferraille avec Hegel, Freud, Nietzsche, comme s'ils étaient là, devant lui, devant nous. Parmi les souvenirs, les plus émouvants sont ceux qui touchent son vieil ami Carl Schmitt, le grand juriste allemand compromis dans l'antisémitisme nazi, et avec qui Taubes ne renouera qu'à la toute fin, dans une conversation qu'il dit n'avoir pas le droit de dévoiler. «Non pas que je sois un prêtre, dit-il, mais il y a des choses qu'il convient de traiter comme si on en était un.» C'est dire qu'il y a des événements dans ce livre, des événements de vie autant que des événements de pensée. Et peut-être même n'est-on pas autorisé à distinguer les premiers des seconds. C'est ce qui fait les livres vrais.

«Il faut tout de même», dit Jacob Taubes au sujet de l'Épître aux Romains, avoir un certain culot pour s'approcher de ce texte.» Il ne m'en a pas fallu moins pour m'approcher de La Théologie politique de Paul. La témérité est parfois récompensée.

SOLITUDE Dans une institution comme l'université McGill, les juifs tombaient également sous le coup de quotas, McGill ayant refusé jusqu'en 1960 d'accepter plus de 10 % d'étudiants juifs dans ses classes

SUITE DE LA PAGE D 1

Depuis quelque temps cependant, des efforts ont été consentis pour démenter l'écheveau des relations économiques et politiques qui ont lié le peuple juif à l'histoire de Montréal. Du côté francophone, c'est une première dans l'histoire du Québec, commente Ancil.

Assister aux différents événements prévus dans le cadre de la Quinzaine sépharade, qui aura lieu du 11 au 27 juin au Campus communautaire juif de Montréal, est ainsi une façon parmi d'autres de s'initier au monde juif québécois.

Un antisémitisme francophone et anglophone Les actes d'un colloque publiés récemment aux éditions du Septentrion sous le titre Juifs et Canadiens français dans la société québécoise jettent également un éclairage sur ce pan de l'histoire. On y examine entre autres l'antisémitisme, francophone et anglophone, vécu différemment dans chacun des camps, qui a eu cours à Montréal jusqu'à la Révolution tranquille. Appartenant à un peuple que l'histoire a fait nomade, persécuté depuis des siècles, les immigrants juifs qui fuyaient les pogroms d'Europe centrale et d'Europe de l'Est vers Montréal, au début du siècle, n'étaient pas au bout de leurs peines.

Goldbloom à The Gazette et des Shapiro à McGill, [...] c'est très récent», soutient Ancil en entrevue.

Ce ne sont que quelques exemples parmi d'autres. Et ce sont ces conditions, s'ajoutant à la dualité politique québécoise, qui ont forcé les juifs à se replier, notamment dans des écoles confessionnelles juives privées (elles abritent encore aujourd'hui la moitié des élèves juifs de Montréal), ou encore à créer un hôpital juif, lequel pouvait assurer à ses patients un traitement casher tout en étant le seul à embaucher naturellement des médecins juifs.

«Les immigrants récents, de plus, trouvaient difficilement des soins médicaux, surtout s'ils ne connaissaient pas encore la langue anglaise, et à plus forte raison les juifs qui refusaient de consommer des plats non cashers. De plus, les médecins juifs n'avaient pas facilement l'occasion de décrocher un poste dans les établissements dirigés par des non-juifs», écrit, dans son autobiographie, Hirsch Wolofsky, fondateur en 1907, à Montréal, du premier journal yiddish d'envergure au Canada, le quotidien Keneder Odler. Cette autobiographie, Mayn Lebns Rayze - Un demi-siècle de vie yiddish à Montréal, vient d'être traduite du yiddish par Pierre Ancil aux éditions du Septentrion.

Poésie à la gloire de Montréal

Un chapitre de Juifs et Canadiens français dans la société québécoise marque aussi la présence de Montréal dans la littérature yiddish, une littérature qui n'a été que rarement traduite en français. Le poème Montréal, de Noach-Isaac Gotlib, poète sioniste de gauche né en Lituanie en 1903, évoque les impressions montréalaises du poète, de son arrivée en 1930 à sa mort en 1968. On y lit les vers suivants: «Et de la ville elle-même je suis tombé encore plus amoureux / de chaque parc, de chaque carré et de chaque



«Des immigrants de toute provenance, de plus en plus / J'habite maintenant entouré d'eux, dans une rue turbulente et sonore / J'entends des langues étrangères, je rencontre des coups d'œil - plein de haine.» Et enfin, autour de 1968, «Montréal pleine de circulation, intense, belle et superbement prospère / À ton ascension de plus en plus marquée, le juif a pris part.»

Recueil des communications qui ont marqué un colloque tenu en mars 1999 sous le thème «Les relations judéo-québécoises, identités et perceptions mutuelles», l'ouvrage recense aussi l'établissement d'une communauté au départ ouvrière qui s'est implantée dans le domaine du textile et qui avait rapporté d'une Europe de l'Est en pleine révolution des idées de gauche, des idées, à vrai dire, socialistes. Un chapitre établit la participation notoire des juifs aux mouvements ouvriers et syndicaux.

Ce n'est que bien plus tard, et somme toute assez récemment, que certaines familles juives ont fait fortune à Montréal, ce qui justifie d'autant leur attachement à cette ville. «Ils ont profité du mouvement de la société québécoise, ils ont contribué au mouvement de la société québécoise et ils en ont tiré parti, ils ont enrichi notre société en s'enrichissant», dit Pierre Ancil, rapportant que la communauté juive a démenagé dans l'ouest de l'île et s'est anglicisée après la guerre. «Leur communauté est le produit de la société québécoise et non le contraire.» Le yiddish n'était-il pas la troisième langue parlée au Québec jusqu'en 1948?

Une communauté tissée serrée

Durant toutes ces années, la dualité entre francophones et anglophones, et entre catholiques et protestants, inscrite jusque dans la Constitution canadienne, a incité la

communauté juive de Montréal à se refermer sur elle-même. Dans toute l'Amérique du Nord, Montréal est l'une des villes, semble-t-il, où les juifs se marient le plus entre eux et où les organisations communautaires juives sont les plus dynamiques.

Et rappelons qu'au cours du siècle, la communauté juive mondiale a traversé des événements fondateurs qui l'ont marquée; mentionnons simplement l'Holocauste et la création de l'État d'Israël. «Cela faisait 3000 ans qu'il n'y avait pas eu d'État juif, et il n'y avait jamais eu de persécution de l'ampleur de l'Holocauste», note Pierre Ancil.

Récemment, le Québec a connu une immigration importante de juifs sépharades, parlant majoritairement français et originaires de l'Afrique du Nord. Et le Québec lui-même, depuis les années 60, s'est affirmé sur les plans politique et économique. Chacune de leur côté, les communautés ont repris des forces. Elles doivent aujourd'hui se rencontrer. Au sujet des rapports entre la communauté juive et la majorité francophone québécoise, Pierre Ancil les définit désormais en ces termes:

«Voici deux communautés qui ont à vivre ensemble... On peut dire ce qu'on veut sur l'indépendance et le départ des juifs, il y aura toujours une communauté juive à Montréal. Quoi qu'il arrive [...] L'histoire montréalaise est marquée de leur identité. Et partir de Montréal, c'est abandonner une identité.»

JUIFS ET CANADIENS FRANÇAIS DANS LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE

Sous la direction de Pierre Ancil, Ira Robinson et Gérard Bouchard Actes d'un colloque tenu en mars 1999 Le Septentrion Québec, 2000, 200 pages

MAYN LEBNS RAYZE

UN DEMI-SIÈCLE DE VIE YIDDISH À MONTRÉAL - 1946 Hirsch Wolofsky Traduit du yiddish par Pierre Ancil Le Septentrion Québec, 2000, 394 pages

La Quinzaine sépharade, du 11 au 27 juin au Campus communautaire juif de Montréal. Renseignements: (514) 735-5565

Aussi: vient de paraître au Septentrion une monographie de Guy W-Richard, Le Cimetièrre juif de Québec - Beth Israël Ohev Shalom.

GROUPE Renaud-Bray

Championnat de France Librerie Carrefour PALMARÈS du 17 au 23 mai 2000

Table with 3 columns: Rank, Title, Author. Lists 40 books including 'Le mystère Villeneuve', 'Le testament', 'Quatre groupes sanguins, quatre régimes', etc.

Livres -format poche

Table with 3 columns: Rank, Title, Author. Lists 5 pocket books including 'Geisha', 'L'alchimiste', 'Le harcèlement moral', etc.

www.renaud-bray.com

SYLPHIDE Denyse R. Legault Conte poétique. Book cover image and description.

HUMANITAS Les Éditions Humanitas félicitent Axel Maugey. Book cover image and description.

La valse des adieux JEAN-LOUIS TRINTIGNANT. Book cover image and event information.

TROIS FÊTE SES 15 ANS DEUILS CANNIBALES ET MÉLANCOLIQUES Catherine Mavrikakis roman. Book cover image and description.

De l'une à l'autre, le fil de l'histoire Récits de vie de femmes syndiquées. Book cover image and description.

UNEQ LE DEVOIR. Logos and contact information for the publishers.

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

L'air raréfié des cimes

LE CAVALIER POLONAIS

Gilbert Choquette
L'Hexagone
Montréal, 2000, 358 pages

Il y a dans l'œuvre de Gilbert Choquette, depuis les tout débuts, une esthétique et une éthique résolument affirmées, altières, portées par des personnages qui refusent le monde tel qu'il est. Ils sont incapables de s'accommoder de la réalité qui, même parée de ses plus beaux atours, ne leur sera jamais qu'un amas de phénomènes méprisables. Même s'ils ont réussi, ils se heurtent à cette vérité qui a chez Choquette force d'axiome: la vraie vie, le sens profond de l'existence et donc le sentiment d'un accomplissement sont ailleurs que dans la reconnaissance sociale, le confort matériel ou moral. Chacun d'eux — ce sont pour la plupart des hommes — se demande à quoi peut leur servir de conquérir le monde s'ils viennent à perdre leur âme, ce principe vital, ce lieu spirituel — pas forcément religieux —, la part la plus noble qui fait tendre vers un idéal, où se trouve la vérité profonde de chacun.

Rémy Desnoyers a-t-il négligé son âme? A cinquante-sept ans, il a l'impression que sa vie a été «un ratage sur toute la ligne, romancier minable, père médiocre, mari glacé, professeur anémique et payé en conséquence». Il enseigne la littérature à l'université depuis un quart de siècle, mais toujours comme simple chargé de cours. Son mariage tient surtout par la force de l'habitude; sa femme, Florence, gagne mieux sa vie que lui et, mortification supplémentaire, travaille dans une agence de publicité. Ses enfants, un garçon et deux filles, même s'ils grandissent bien, lui paraissent «insignifiants». Lorsque, écrit-il, il les considère «tous ensemble, la mère et les trois enfants, ils m'indiffèrent tellement!» Et surtout, Desnoyers, qui s'est voulu romancier depuis l'âge de vingt ans, n'a jamais écrit que des livres qui ne se vendent pas et dont on ne fait même pas mention dans les médias.

Dans son journal intime — c'est ainsi que se présente le roman —, il revient à plusieurs reprises sur chacun de ses ratages comme pour bien s'en assurer et distribue assez équitablement les blâmes entre son entourage et lui-même. On ne sent pas tant de délectation morbide dans ce procès sans cesse repris jour après jour qu'un besoin de se dépouiller du vieil homme, une volonté de se rendre disponible à un idéal qu'il a trop longtemps trahi.

C'est en entamant un cahier tout neuf de son journal, au début de 1997, qu'il a l'intuition subite d'un changement radical à opérer dans sa vie, qui se manifestera par une nouvelle manière d'écrire. Après son dernier roman, *La Chair vive*, qui était une sorte de règlement de comptes avec son passé, il décide de se mettre tout entier dans son œuvre, sans restrictions ni scrupules. Son journal intime sera désormais le roman de sa vie, un «testament-journal», sa «dernière illusion

romanesque» où il pratiquera l'auto-fiction, non pas pour sacrifier à la mode littéraire actuelle, mais pour atteindre sa propre «prose de vérité», où il va entremêler, au point de ne pas s'y retrouver lui-même, son quotidien actuel, des souvenirs et des fictions intimes. Ce sera son dernier livre et à la fois son premier geste d'homme libre, de créateur détaché de tout lien affectif qui se consacre totalement à son œuvre.

De janvier à juin de cette année 1997, et pendant que sa vie continue de se défaire inexorablement — sa femme est atteinte d'une maladie incurable; la titularisation qu'il réclame auprès du doyen de la faculté des lettres va lui être refusée —, il note ses impressions. Et par un hasard providentiel — ou romanesque? —, il va faire la connaissance de deux femmes qui l'empêcheront de s'enfermer dans le ressassement de sa vie ratée: une jeune artiste peintre, Yvée Marcueil, amie de sa propre fille Brigitte, et une Française quadragénaire, Claudie Jeanlin, avec qui il va échanger de longues lettres après avoir répondu à la petite annonce qu'elle avait fait paraître dans *Le Nouvel Observateur*. Ces deux personnages sont des anges, comme il y en a dans plusieurs des romans de Choquette, c'est-à-dire des êtres exceptionnels, déchus ou lumineux, épris d'absolu et de transcendance, qui vont permettre

à Rémy Desnoyers d'atteindre sa vérité d'homme et d'écrivain.

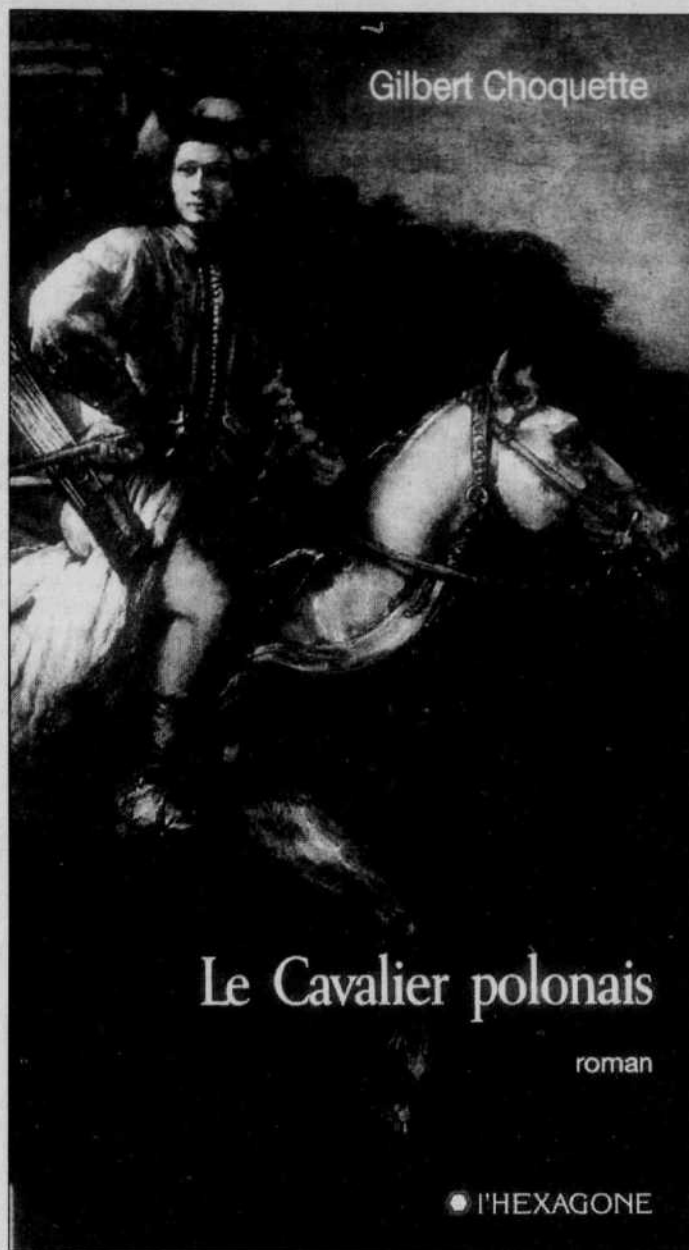
Hors du commun

Passé le premier éblouissement de la rencontre avec ces femmes qui vivent dans le monde mais non selon lui, Desnoyers se sent irrésistiblement attiré vers elles.

Il y a entre elles et lui une telle connivence spirituelle, une intimité qui paraît si complète qu'il ne peut s'agir que d'amour. Se pose alors la délicate question de «l'appel de la chair», puisque nous ne sommes pas chez de purs esprits... La différence d'âge entre la jeune Yvée et Desnoyers lui sera d'un certain secours: l'homme se contentera d'être un père pour elle. N'est-elle pas la fille idéale qu'il aurait aimé avoir? Avec Claudie/Laure, en revanche, les choses seront beaucoup plus complexes. Comment ces deux adultes, libres de toutes attaches, pourraient-ils «incarner» leur amour sans cependant le banaliser dans la sexualité?

Il y aura entre Desnoyers et cette femme un long débat ponctué d'épanchements et de retenue, de gestes délicatement sensuels, et surtout de longues tirades dont l'ensemble ressemblerait à un traité, sous forme dialoguée, de quelque amour parfait, courtois peut-être. Pour accompagner les personnages dans leur renoncement, le lecteur, lui, devra mettre en veilleuse la plupart de ses repères familiaux. Sinon, cet homme et cette femme ne lui apparaîtront que comme des puritains, ou au mieux des ascètes égarés à notre époque...

Et il y a ce même souci du détachement, cette même hauteur de vue dans les références culturelles des personnages. On ne cite ou on ne commente que les grandes œuvres: celles de Pascal et de Corneille — et



Le Cavalier polonais

roman

L'HEXAGONE

Suréna encore, plutôt que *Phèdre* ou *Athalie* —, d'Alfred de Vigny, de Rimbaud et, pour les contemporains, Gide, Malraux, Mauriac. En musique, ce sera surtout Haydn. Chez les peintres, à part les toiles «romanesques» d'un ancien étudiant de Desnoyers, mort du sida, et celles d'Yvée, il sera surtout question du Titien et de Rembrandt. *Le Cavalier polonais*, reproduit sur la couverture du roman, lui a été attribué à tort, mais Desnoyers s'identifie à ce faux, qu'il trouve empreint d'une certaine vérité. La pose même du cavalier, en mouvement et immobile, qui regarde le spectateur comme s'il le voyait, lui fait penser à sa propre situation ambivalente, alors qu'il pratique dans son journal le «mentir-vrai» de l'écrivain qui soliloque et interpelle parfois le lecteur, car il sait qu'il sera lu.

Ce Remy Desnoyers n'est pas plus polonais ou cavalier que vous et moi. Et il se peut bien qu'il ait tout inventé de cette vie qu'il nous racon-

te. Ce personnage de sa propre histoire est un homme ordinaire, meurtri dans ses espoirs, égaré dans le monde actuel. Là-dessus, son journal, avec toutes ses ambiguïtés, est bien une œuvre moderne dans son intention même. Mais détaché de son époque — il déteste les inventions modernes — et de son continent — il se dit folkloriquement «québécois» et s'en veut d'avoir été dans les années 70 un militant nationaliste —, revenu de ses engagements passés, il creuse l'abîme qui le sépare de toutes ses attaches passées et l'implite de sa prose qui s'étale en longues phrases tortueuses, truffées de tournures précieuses.

Roman psycho-métaphysique comme les livres précédents de Gilbert Choquette, *Le Cavalier polonais* révèle un personnage qui écrit comme on ne le fait plus — mais a-t-on déjà écrit ainsi? —, un idéaliste radical qui a vécu comme il a pu et qui écrit désormais comme il l'entend.

Poètes sous le chapiteau

Un premier marché de la poésie à Montréal

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Pour la première fois, Montréal sera le théâtre d'un marché francophone de la poésie. L'événement se déroulera sous un chapiteau érigé sur la place Gérald-Godin, au métro Mont-Royal. Du 1^{er} au 4 juin, on pourra y assister à des conférences prenant pour thème «Langue et poésie en français aujourd'hui», des lectures et des spectacles d'animation, et visiter les stands montés par la vingtaine d'éditeurs de poésie participants.

Plusieurs éditeurs qui participeront à cet événement sont déjà pour leur part des habitués du marché Saint-Sulpice de la poésie, qui se déroule tous les ans à Paris, sur le parvis de l'église du même nom, dans le VI^e arrondissement. A Paris, l'événement prend la forme d'une sorte de salon du livre de la poésie en plein air. Le rendez-vous est très prisé des amateurs.

«Le but de cette organisation est de promouvoir la poésie francophone, québécoise et européenne. Aussi, on y a invité de grands noms de France comme Millet et Maulpoix», dit Julien Durand, responsable des relations publiques de l'événement.

En plus de MM. Millet et Maulpoix, la journée de jeudi, consacrée aux conférences-débats, accueillera David Cheramie, poète, essayiste et directeur exécutif du Conseil pour le développement du français en Louisiane, et François Dumont, poète, essayiste et professeur de littérature à l'Université Laval. L'animateur de cette journée sera Stéphane Despatie, poète, qui dirige une nouvelle collection de poésie aux Éditions Trait d'union. Ce soir-là, des spécialistes de la «lyrique médiévale occitane des XII^e et XIII^e siècles» Gérard Zuchetto et Brice Duisit, chanteront et interpréteront la poésie des troubadours, ces poètes-musiciens. Le *trobar* désigne l'invention et l'école des troubadours, comme le rappelle le programme de l'événement.

Des hommages seront également rendus aux défunts poètes Gérald Godin, Gaston Miron et Gilbert Langevin dans la soirée de vendredi, en compagnie notamment de Jean-François Nadeau, Normand Baillargeon, Paul Chamberland et Roland Giguère.

Le tout est organisé conjointement par la revue littéraire *Exit* et le groupe Cobalt art public, qui se donne pour mission de favoriser l'accès à l'art, y compris à la poésie.

«C'est un moment pour faire connaître les poètes, tout simplement, et pour faire connaître les livres», dit Paul Bélanger, éditeur du Noroît, qui fait partie, avec entre autres Paul-Marie Lapointe, Jacques Brault et François Hébert, du comité de parrainage de l'événement.

C'est un moment de diffusion privilégié et le moment de rencontrer des auteurs, ajoute-t-il. Aux États-Unis et au Maroc, il commence à y avoir des maisons de la poésie qui sont autant de lieux d'échanges pour ce genre littéraire. La formule du marché francophone de la poésie à Montréal, qui reçoit l'appui des secteurs public et privé, prévoit de rééditer l'événement tous les ans.

Selon M. Bélanger, dont la maison d'édition se concentre essentiellement sur la poésie, cette dernière occupe de plus en plus

de place dans la vie des gens. «Notre rapport au lectorat semble indiquer une augmentation des lecteurs», dit-il. Le Noroît, qui organise fréquemment des lectures de poésie lors de lancements dans les librairies, y voit régulièrement une affluence de lecteurs. Mais il est vrai qu'en général «les gens sont un peu frileux envers la poésie pour de mauvaises raisons. Ils se demandent comment en parler alors qu'il suffit d'en parler le plus simplement du monde. La poésie à quelque chose de particulier: c'est que, contrairement au roman, ce n'est pas elle qui va vers les gens mais les gens curieux qui la découvrent. Elle recherche les valeurs intérieures et déplace un peu la question du paraître pour s'articuler autour de l'être dans la diversité des langues de la poésie», dit Paul Bélanger.

Quoi qu'il en soit, la poésie n'est pas un genre marginal mais un genre premier. «Il y aura toujours des lecteurs de poésie», dit Paul Bélanger. En effet, sans être explicite, la poésie «donne la vie en expérience». Au lecteur de savoir la croquer. Et le marché de la poésie, inscrit au cœur de la voie du Plateau Mont-Royal, cherche tout simplement à rendre le genre plus visible.

On se renseigne au (514) 526-6251.

LA GARDE PARTAGÉE : L'ÉQUITÉ EN QUESTION

DENYSE CÔTÉ



202 p. • 19,95 \$

Chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

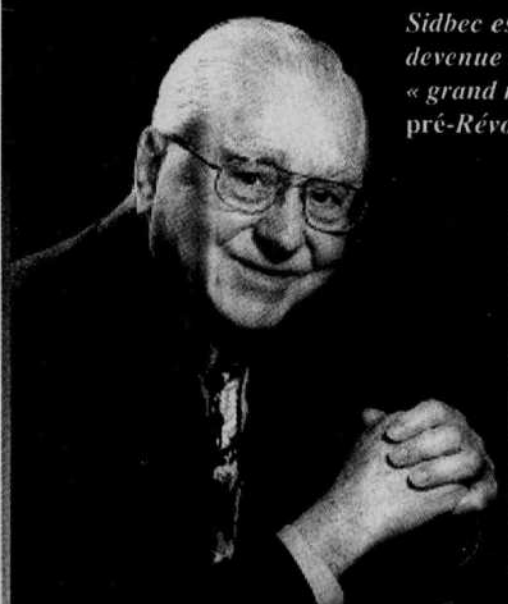
110, rue Sainte-Thérèse, bur. 501, Montréal (Québec) H2Y 1E6
tél. (514) 876-0097 • téléc. (514) 876-7951

La garde partagée est-elle vraiment un modèle idéal?

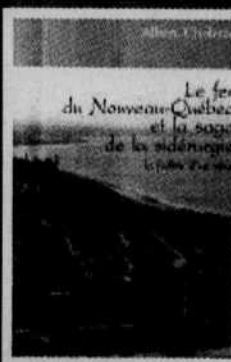
En examinant comment les pères et les mères se répartissent dans les faits la responsabilité des soins donnés aux enfants, Denyse Côté démontre que ce modèle ne peut être imposé à toutes les familles.

Les Presses de l'Université Laval

Les Éditions de l'IQRC



Sidbec est malheureusement devenue une caricature du «grand rêve» de la pré-Révolution tranquille.



Albert Cholette

Le fer du Nouveau-Québec et la saga de la sidérurgie

La faillite d'un rêve

VIII-434 pages
28 \$

Téléphone : (418) 656-7381
Télécopieur : (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
http://www.ulaval.ca/pul

UNE VASTE ENQUÊTE SUR LA FRAUDE EN PEINTURE



Une première en Amérique du Nord! Dans cet ouvrage dédié à tous les peintres qui ne sont plus là pour se défendre, l'auteur analyse et dénonce le faux en peinture. Ce délit méconnu est comparable au faux monnayage, sauf qu'il détruit la mémoire de l'humanité.

Venez rencontrer
PHILIPPE BENSIMON
Samedi 3 juin de 13h à 15h
LIBRAIRIE GUÉRIN
4560, rue Saint-Denis
(au nord de Mont-Royal)

LES FAUX
EN PEINTURE

Philippe Bensimon



LIBER

Dans la nouvelle «bibliothèque» Liber:

L'infigurable



illustré, 206 pages, 28 dollars

Sous la direction de
Alexis Nouss
Simon Harel
Michaël La Chance

Collaborateurs
David Albahari
Ellen Corin
Simon Harel
Michaël La Chance
Catherine Mavrikakis
Alain Médam
Gabriel Louis Moyal
Peter Nadás
Alexis Nouss
Pierre Ouellet
Denis Pellerin
Régine Robin
L. Somlósi
Ariane Thézé

LIVRES

ÉCONOMIE

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Contre Keynes, le libéralisme

LA GRANDE BATAILLE

LES MARCHÉS

À L'ASSAUT DU POUVOIR

Daniel Yergin, Joseph Stanislaw
Éditions Odile Jacob
Paris, 2000, 592 pages

LE MONDE ENCHAÎNÉ

PERSPECTIVES SUR L'AMI

ET LE CAPITALISME GLOBALISÉ
Collectif sous la direction
de Michel Freitag et Eric Pineault
Éditions Nota bene
Québec, 1999, 332 pages

FRANÇOIS NORMAND
LE DEVOIR

En 1945, dans la foulée de la Dépression et des affres de la Deuxième Guerre mondiale, l'économie de marché est discréditée. Le libéralisme classique, communément appelé néolibéralisme, est considéré comme un pari, surtout en Europe.

Le mot socialisme est sur toutes les lèvres. La construction de l'État-providence s'amorce dans tous les pays occidentaux. Et les idées de l'économiste britannique John Maynard Keynes sont à leur zénith.

À l'époque, les économistes néolibéraux, comme l'Autrichien Friedrich von Hayek, auteur de *La Route de la servitude*, apparaissent au mieux comme des hurluberlus que personne n'écoute ou presque.

Mais la situation a bien changé depuis. Les idées néolibérales tiennent aujourd'hui le haut du pavé tandis que les idées keynésiennes sont ridiculisées, considérées par beaucoup d'éco-

nomistes comme étant dépassées, poussiéreuses et archaïques. Comment expliquer ce renversement de la dominance idéologique en quelques décennies seulement?

La réponse n'est pas simple. Pourtant, Daniel Yergin et Joseph Stanislaw y répondent avec brio dans *La Grande Bataille*, un ouvrage qui se lit comme un roman, s'appuyant sur une riche bibliographie ainsi que sur des entretiens effectués avec des économistes et des chefs d'État ou de gouvernement.

Pour l'essentiel, la réaction ou la contre-attaque néolibérale s'est articulée autour de deux Prix Nobel d'économie, Friedrich von Hayek et l'Américain Milton Friedman, auteur de *Capitalisme et liberté*. Les deux hommes ont eu, et ont encore, une influence considérable auprès des gens d'affaires, économistes, politiques et intellectuels.

Le Royaume-Uni a été le premier pays à mettre en application les idées néolibérales, surtout dans les années 80. Et l'architecte de la «révolution conservatrice», dont les principes furent mis en application mais non sans difficulté par la première ministre Margaret Thatcher, est Keith Joseph.

Après avoir été le mentor de Mme Thatcher, Joseph allait devenir son «ministre de la Pensée». Son ambition: rien de moins que de mettre fin au système d'économie mixte britannique, et ce, dans le pays qui avait créé l'État-providence. Son pari était pour le moins audacieux. Mais il a réussi, incitant entre autres les républicains dirigés par Ronald Reagan à lui emboîter le pas aux États-Unis.

L'ouvrage relate en outre comment l'économie de marché est devenue

tranquillement mais sûrement la norme dans presque toutes les régions du monde. Les chapitres concernant la Chine, les pays d'Amérique latine ainsi que ceux d'Europe de l'Est, dont la Russie, sont particulièrement intéressants. Un livre incontournable pour les amoureux d'histoire économique.

Cet AMI qui vous veut du bien

Un autre ouvrage a retenu notre attention, qui complète fort bien le sujet traité dans *La Grande Bataille*. Il s'agit d'un collectif intitulé *Le Monde enchaîné*, auquel ont collaboré cinq universitaires de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) et un de l'Université Laval.

Cet essai décortique le défunt et controversé Accord multilatéral sur l'investissement (AMI), tout en expliquant dans quel contexte est apparu cet accord. Pour ceux qui ne s'en souviennent pas, l'AMI a été concocté derrière des portes closes à l'OCDE à Paris. Il devait mettre en place une sorte de Charte des droits des multinationales.

Le projet d'AMI, qui a été envoyé au tapis lorsque la France s'est retirée des négociations en octobre 1998, est toutefois loin d'être mort. Ses grands principes, dont le traitement national et la clause de la nation la plus favorisée, devraient réapparaître dans de futurs accords de libre-échange ou au sein de négociations multilatérales à l'Organisation mondiale du commerce (OMC).

Le grand mérite de l'ouvrage est de permettre aux lecteurs d'avoir une vue d'ensemble sur toute la problématique de l'AMI. Ce que les médias n'ont pas toujours réussi à faire correctement.

Et contrairement à ce qu'on pourrait croire, le collectif est très accessible pour ceux qui n'ont pas nécessairement suivi de près les négociations sur l'AMI.

À propos d'Elvis Lamontagne et d'un lac

ET SI LE QUÉBEC, C'ÉTAIT LA FIERTÉ?

Yves Lamontagne
Éditions Guy Saint-Jean
Laval, 2000, 112 pages

LES CARNETS DU LAC - LAC SAINT-SÉBASTIEN

Traduction d'Hélène Pedneault
Éditions Lanctôt
Montréal, 2000, 96 pages

Précaution oratoire oblige, le docteur Yves Lamontagne, actuel président du Collège des médecins du Québec, nous prévient: «Je ne suis ni politologue, ni sociologue, ni historien.» Ce qu'il ne dit pas, cependant, c'est qu'il est un bien piètre idéologue qui s'ignore. En effet, dans l'habit de l'essayiste qui signe *Et si le Québec, c'était la fierté?*, le médecin nous sert un ramassis de clichés puissamment réactionnaires dignes des pires envolées de notre Grattin provincial. Qu'on en juge.

Au sujet de notre récent passé collectif (1950), le penseur improvisé constate notre exploitation économique et culturelle mais ajoute qu'il faut en finir avec la victimisation et «agir». Trop longtemps dépendants de la religion, nous serions ensuite passés à une dépendance envers «l'État père Noël» qui dure encore. Pour briser ce cercle vicieux, nos leaders devraient s'inspirer de... Mike Harris et renouer avec «le leadership» et «l'entrepreneurship». Beau projet de société.

Fort de ses compétences en psychiatrie clinique, Lamontagne se permet ensuite de jouer au psychologue sauvage afin de tracer notre portrait collectif actuel. À ce stade, aucun poncif ne nous sera épargné: atteints d'un syndrome nous incitant «à nous déchirer entre nous» (vas-y, mon Bob!), nous cultiverions aussi «un besoin maladif de nivellement par le bas» et une «dépendance quasi malade envers les figures d'autorité» (René Lévesque est donné en exemple!). Les coupables? Les syndicats, bien sûr, et leurs conventions collectives bétonnées.

Lamontagne a lu ses classiques en la matière: Alain Dubuc, Claude Beauchamp, Charles Sirois, Jean-Luc Mi-guë et Réjean Breton, tous antisindicalistes notoires et partisans du néolibéralisme, sont ici cités à titre d'arguments d'autorité. Faut-il se surprendre, ensuite, d'entendre Lamontagne dénourcer la bureaucratie, la surtaxation, surtout celle des pauvres riches, les «aideur idéologique» de ses ennemis, et se livrer à une apologie de l'entreprise privée?

Franchement pathétique, la vision du monde mise en avant par le médecin ne brille pas par son progressisme. Inspiré par quelques ouvrages creux de management, appuyé sur la parole de «quelques hommes d'affaires», Lamontagne entonne le credo du capitaliste gnan-gnan: il faut cesser «de voir petit» (think big, stie!), de valoriser la médiocrité;

soyons positifs, comme ces jeunes Beaucerons qui «admirent les chefs d'entreprise qui réussissent et cherchent à les imiter au lieu de les critiquer», et tournons-nous vers les nouveaux leaders qui sont «orientés vers l'action [et qui] détestent les activités qui demandent une longue réflexion». Au ras des pâquerettes, comme on dit.

Digne d'une conférence de Chambre de commerce, le discours, au surplus, multiplie les contradictions. Par exemple, il se désole d'un exode des cerveaux (un épouvantail idéologique, selon une étude récente) formés dans nos écoles, «des gens extrêmement qualifiés», mais il reprend plus loin le refrain au sujet de la médiocrité de notre système scolaire. Il souhaite un État «metteur en scène» et non interventionniste et il appelle cela de la social-démocratie. Pas fort. Dangereux, même, pour quelqu'un qui appelle de tous ses vœux le licenciement des incompetents.

Cités ici en contre-emploi et hors contexte, l'économiste Richard Langlois et Fernand Dumont, qui aurait assurément vomé un tel discours de parvenu, méritaient mieux qu'une place dans ce navet idéologique.

«Il faudra encore malheureusement se serrer la ceinture» pour, on l'aura deviné, le «bonheur de nos enfants», conclut notre maître à penser. Que lui et ses semblables le fassent si ça leur chante. Nous avons mieux à faire.

Quand un lac réfléchit

Écrivaine nerveuse et passionnée, Hélène Pedneault, dans son dérangeant mais nécessaire *Pour en finir avec l'excellence*, paru en 1992, résumait en ces mots son tempérament:

«Moi, je suis toujours dans la résistance. J'ai tendance à penser que la vie est un maquis. Je suis née comme ça.» Rien à voir, donc, avec les marchands de fierté factice jugée à l'aune de la performance économique.

Elle a décidé de se faire, ici, par une convention littéraire à mon avis plus ou moins heureuse, la traductrice des pensées du lac Saint-Sébastien, près duquel elle habite à Saint-Zénon. C'est donc le lac qui réfléchit (on appréciera le jeu de mots), et la femme se fait la porte-parole de ses méditations.

Et qu'a-t-il à transmettre, ce lac devant lequel la militante se transforme en sage tourmentée? Beaucoup et peu de choses à la fois. Plutôt poète, par moments tenté par le moralisme, partie prenante d'une nature réfléchissante soumise à des lois qu'il se fait fort d'accepter, il confie à sa traductrice ses états d'âme (faudrait-il dire «de nature») au sujet des vivants.

Noires comme ses eaux, ses réflexions ont souvent un goût d'amertume et de mélancolie. Par lui réfléchis, les humains assistent à l'ébranlement de leur superbe: «Les êtres humains ne réfléchissent pas, ils parlent. [...] Leur tête est vide, ils parlent. C'est stupéfiant.» Et plus loin: «Il m'apparaît que les êtres humains sont tous un peu semblables. Ils passent la plus claire partie de leur peu de temps à se méprendre. [...] Ils bâtissent, mais destructeurs. Ils pensent voir clair, mais épaississent le brouillard. Des géants, mais petits.» Le bonheur humain, victoire sur la précarité, demeure pour lui un mystère.

La traductrice atypique, qui chante à tout venant son amour d'un lac qui a changé sa vie, ne résiste pas non plus, et c'est tant mieux, à la tentation de traduire plus explicitement son propre reflet. Émouvante à l'heure d'assumer son vieillissement («En vieillissant, je me rapproche des êtres qui respirent la solitude, comme si la solitude était un sexe en elle-même»), elle adopte à plusieurs reprises le ton de la combattante tragique aux prises avec le chaos du monde.

Si le spectacle de la mort donnée pour rien la trouble tant, c'est, peut-on lire, «qu'elle a découvert que, derrière le masque du pouvoir, les gens qui tuent sont très souvent des adorateurs de l'ignorance. C'est pour ça qu'ils tuent fréquemment dans des écoles ou des lieux de savoir, comme les tueurs dans les écoles aux États-Unis ou le tueur de Polytechnique».

Et encore, c'est au lac qu'elle accorde des réflexions dépitées au sujet du délire marchand qui s'abat même sur l'eau potable et sur le vivant (le clonage et les OGM), mais le détour ne ment pas: le reflet de la militante ne ressemblera jamais à celui de Narcisse.

Ce livre n'a pas la prétention d'être un essai et, devant lui, mes outils habituels de critique paraissent peu appropriés. Comment exprimer, dès lors, ma déception de voir l'écrivaine engagée baisser un peu la garde, accorder foi à une voyante (eh oui!) et se complaire inutilement dans une convention littéraire décevante? Suis-je resté aveugle à la beauté du ressourcement? Quoi qu'il en soit, je ferme ce livre avec la conviction que l'écrivaine impétueuse vaut mieux que la traductrice chagrine.

louiscornellier@parroinfo.net



Louis Cornellier

TROIS FÊTE SES 15 ANS

Hervé de Fontenay
SILENCIEUSES EMPREINTES
126 p. - 15 \$

Ces empreintes viennent du silence, d'un silence, celui d'où surgissent finalement les mots oubliés sous les stèles, dans la vase, entre les pierres, là où bat le sang.

Danielle Fournier
NE ME DIS PLUS JAMAIS QUI JE SUIS
96 p. - 15 \$

Comment l'âme brisée trouve-t-elle réparation? Quels mots permettent à une femme dont l'identité a été batouée de se sortir d'un amour morbide? Comment s'écrit le «je» au féminin? Si le recueil ne répond pas directement à ces questions, il les effleure et permet de retrouver la joie, le bonheur et l'amour.

Christine Richard
LES ALGUES SANGUINES
88 p. - 13 \$

Notre histoire épouse celle d'un enfant trouvée. D'autres enfants, soumis à l'impuissance des langages et du monde, se sont dissous à la horde des quidams.

2033, avenue Jessop, Laval (Québec) H7S 1X3 • Tél.: (450) 663-4028 • Téléc.: (450) 663-1639 • courriel: ed3ama@contact.net

La référence statistique en nouvelles technologies et organisations!

Le commerce électronique
198 pages 22,50 \$

La sécurité et la protection de l'information
102 pages 19,95 \$

L'informatisation des entreprises
186 pages 22,50 \$

INFO ETRE COLLECTION

cefrio
votre lien avec l'avenir

Diffusion Somabec
(450) 467-8565 1 800 361-8118
http://iqe.qc.ca

Concours

JOURNÉE MONDIALE DU LIVRE ET DU DROIT D'AUTEUR 2000

L'ASSOCIATION DES LIBRAIRES DU QUÉBEC REMET LE PREMIER PRIX

Dans le cadre de la *Journée mondiale du livre et du droit d'auteur*, l'Association des libraires du Québec a remis le premier prix, une bibliothèque d'une valeur de 1000 \$, à monsieur Gilles Tremblay de Saint-Hubert, professeur d'histoire du Québec et du Canada au Collège Sainte-Anne de Lachine. Le tirage a été fait le samedi 13 mai sur les ondes de la radio (FM 95,1) de *Radio-Canada* à l'occasion de l'émission *Samedi et rien d'autre*. L'heureux gagnant pourra choisir des livres, pour une valeur de 1000 \$, chez un libraire agréé et membre de l'Association des libraires du Québec. De gauche à droite, madame Danielle Perreault, présidente de l'Association des libraires du Québec, monsieur Gilles Tremblay et madame Diane Ouellet directrice générale.

En collaboration avec: LE DEVOIR, Radio-Canada, 95.1, ASSOCIATION NATIONALE DES ÉCRIVAINS DE QUÉBEC, alq, Franchette, GUY SAINT-JEAN

Félicitations

à

Andrée Christensen et Jacques Flamand

LITHOCHRONOS
Expériences d'écriture

lauréats du Prix Trillium 2000 pour leur livre

Lithochronos ou Le premier vol de la pierre

Poésie

VERMILLON

LIVRES

LE FEUILLETON

Le récit crié d'une maladie de l'identité

LA FILIÈRE ÉMERAUDE
Michael Collins
Traduction de l'anglais
par Jean Guiloineau
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2000, 350 pages

Je sais peu de choses de ce Michael Collins dont c'est ici le premier roman, sauf qu'il est né en Irlande, qu'il a aujourd'hui 36 ans, qu'il a quitté son pays pour immigrer aux États-Unis avant d'avoir 20 ans et qu'il vit aujourd'hui à Chicago avec sa femme et sa fille. Notons encore qu'au mois de novembre 1999 il gagnait la course des 100 miles himalayens et le marathon de l'Everest le long de la frontière indo-népalaise (en clair, cela veut dire qu'il a grimpé à 4000 mètres d'altitude, battu les athlètes des onze pays qui participaient à cette épreuve et redescendu en un seul morceau). L'an prochain il se propose de gravir l'Everest, mais sans apport d'oxygène — ce qui n'est pas une mince affaire quand on connaît le nombre de ceux qui y ont perdu la vie, même avec un support oxygène. L'homme se qualifie d'ailleurs volontiers de «sportif de l'extrême» et on en retrouve des traces dans son roman.



Jean-Pierre Denis

Alors, qui est-il? Un sportif, un excessif, un physique, une tête dure, un Irlandais buté qui a décidé de réussir aux États-Unis quoi qu'il lui en coûte, un écrivain qui ouvre sa voie?... En tout cas, certainement quelqu'un qui aime les défis et la difficulté.

Le destin, un train fou

Dans ce roman, *La Filière émeraude*, Michael Collins ne manque pas d'air en s'inspirant de sa biographie de jeune émigré irlandais aux États-Unis au début des années 80. Comme beaucoup de ses compatriotes qui se sont expatriés en des temps moins heureux, l'univers dans lequel il tombe à son arrivée en tant qu'immigré illégal est digne d'un cauchemar. Le voilà au «Stars and Stripes, un motel de Paramus, dans le New Jersey — rien que des usines chimiques et des intersections sans fin d'autoroutes, une vraie merde». Au moins, si c'était lui qui avait décidé de s'expatrier! Mais non, c'est son alcoolique de père qui l'a poussé hors du pays en le traitant de vaurien et de connard fini. Il est vrai qu'il avait commis un certain nombre de fautes... dont celle d'avoir tabassé sa grand-mère, sans compter ses petits larcins et sa propension à ne rien foutre parce que, à Limerick, rien ne donnait envie de parvenir à quelque chose. «Là d'où je venais, on regardait toujours vers l'extérieur, pour voir ce

qu'il y avait de mieux, à la télé, Dallas et J.R., et tous ces pétrodollars, et Les Trois Drôles de Dames, des nénettes fonçant partout dans des voitures de sport rapides, des hauts bain-de-soleil, des nénés bronzés, des dents blanches et des grosses coiffures américaines, et les mecs en costume sport, Steve Austin filant à 130 à l'heure pour arrêter les terroristes internationaux. C'est tout ce qu'on voyait, le monde extérieur au-delà de chez nous, là où avait lieu la vraie vie.» Habitant typique d'un petit pays qui envie la cour des grands où la vie file à cent à l'heure, où tout bouge («une folie de mobilité, l'Amérique»), ou bien rêveur invétéré qui n'ose pas agir de peur de briser son rêve de grandeur?

L'Amérique lui donnera une leçon, terrible et sans pitié pour les laissés-pour-compte et les clandestins: marcher ou crever. Dans son New Jersey qui évoque bien plus les États pauvres du Sud et les autoroutes sans fin du désert au milieu de nulle part, ce qu'il observe de sa minable chambre d'hôtel ressemble beaucoup plus à un concentré de sous-mains après un cataclysme qu'à une terre d'accueil.

«C'était l'endroit le plus solitaire et le plus désespéré de la terre, ce tas d'ordures où les gens pouvaient s'injecter des poisons, où les femmes succédaient à la drogue, où vous vous sentiez obligé de vous rouler en boule et de vous toucher [...] j'étais un monstre parmi les monstres.»

D'autant plus monstrueux que dès son arrivée une étrange maladie de peau le défigure pour faire apparaître son visage comme une plaie vive. Pour vivre les premiers temps, il vend sa pissée à des drogués qui peuvent ainsi se procurer de la méthadone, qu'ils revendent aussitôt avec profit. Puis le voilà, de nuit, dans un abattoir, parmi les viscères, le sang et la sueur, à décarcasser des pièces de viande puante que viennent négocier des hommes en limousine et en costume Armani. Il hait cet emploi, mais que faire d'autre quand on est clandestin, qu'on n'a pas le sou et qu'on est entouré de paumés?

Un jour, enfin, c'est le départ en vieille bagnole avec une jeune prostituée enceinte, Angel, et un drogué, Sandy, qui n'arrête pas d'élaborer des plans tordus pour faire du fric: kidnapper un enfant contre rançon, empoisonner les buffets des All-U-Can-Eat pour faire chanter la compagnie, se lancer dans la vente d'organes («Un type comme toi ça peut rapporter dans les cinquante mille sur le marché libre»)...

Ils se retrouvent dans une caravane de marginaux où domine la figure de Bill Hayes (un colosse) et de sa

femme, tout droit sortis du monde de Thoreau, dormant dans la voiture, mangeant des conserves, épuisant leurs réserves. Liam, le narrateur, s'exerce quant à lui à la course, puisque c'est ce qu'il sait le mieux faire. «Un plan que j'ai depuis que je suis arrivé ici. Retrouver la forme et obtenir une bourse de l'université de Central Tennessee, où je devrais être maintenant.» Il faudra attendre jusqu'à la fin du roman pour qu'enfin cette fameuse course qui pourrait lui ouvrir les portes du succès ait lieu. Tout le reste aura été une longue et pénible épreuve, entrecoupée de rêves malsains et de dialogues oniriques avec son père et son chien qui surgissent à tout bout de champ pour lui rappeler qu'il n'est qu'un bon à rien. Ce qui fait, vous en conviendrez, un peu long, même s'il s'agit ici d'une sorte de roman initiatique, avec rédemption en bout de parcours.

La difficile métamorphose

Qui a dit que l'hystérie n'appartenait qu'aux femmes! Liam est constamment en train de symptomatiser, hallucinant son chien de père dès que le pays lui manque, sentant ses forces le quitter dès qu'il le confronte, vomissant après une course qui lui a demandé un effort, tremblant de froid à tout moment, téléphonant à maman qui est à l'hôpital en Irlande, se défonçant le tympan à l'aide d'une paille parce qu'il ne peut plus souffrir la pression qu'il sent à l'intérieur de l'oreille... C'est le récit crié d'une maladie de l'identité, l'épreuve initiatique d'un faible qui a toujours manqué de courage et n'a jamais su entrer en dialogue avec son père, la traversée du désert qui va le conduire à une métamorphose et, littéralement, produire chez lui un changement de peau.

Tout est malade dans ce roman et, comme lecteur, nous ressentons cette force dissolvante, bien que nous n'y croyions parfois qu'à moitié... Mais c'est peut-être une question d'âge. Le héros n'a que dix-huit ans, il n'a encore aucun centre, aucun repère stable. Son regard accueille le monde sans distance, de manière crue, sans filtre, comme un enfant qui cherche le sein maternel parce qu'il est hanté par sa perte (et celle de sa patrie). Et c'est parfois difficile à soutenir. Curieusement, ce roman, si criard et si marginal, n'est cependant pas animé par une révolte qui conduirait le héros à se construire un monde sans compromis et bien à soi, mais plutôt par le désir d'apprendre les règles qui gouvernent le monde afin de s'y faire une niche. Retrouver papa, maman et les amis. La famille, quoi. À ce titre, ce roman est décevant. Il faudra voir ce que Collins a dans le ventre lors de ses prochains romans.

denisjp@mblink.net

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

Les contes de la zappette

Dans une des nouvelles que contient ce recueil, un homme régresse à l'état de salamandre. Dans une autre, une femme met au monde sa propre mère pendant que le mari, lui, se réveille le matin avec un grand trou au milieu du corps. Dans une autre encore, un lutin juché sur des échasses tombe amoureux d'une sirène tandis que dans *La Guérissuse* une fille dotée d'une main de feu, et une autre dotée d'une main de glace, s'annulent réciproquement en se serrant la main. Le Kafka de *La Métamorphose* n'est pas loin, l'univers mythique du conte non plus, l'auteure n'hésitant pas à commencer ses textes par le traditionnel «Il était une fois...», remplacé à l'occasion par une variante: «Il y avait un vieil homme et une vieille femme...»



Louis Hamelin

Dans les nouvelles plus réalistes d'Aimee Bender, une femme vêtue d'une somptueuse robe de velours rouge aborde systématiquement les hommes dans le métro en leur demandant s'ils préfèrent les chats ou les chiens et finit par en suivre un chez lui, bien décidée à se livrer pieds et poings liés à ses fantasmes. Dans une autre, une fille qui rêve de «baiser comme un homme» se livre successivement aux caprices d'un rouquin travaillant dans les égouts et d'un congressiste d'âge mûr qu'elle accepte de suivre docilement jusque dans sa chambre après être entrée par hasard dans le lobby de l'hôtel. Dans une autre encore, une bibliothécaire se donne avec furie à tous les hommes qui se présentent ce jour-là, celui de la mort de son père.

Cette dernière nouvelle semble réunir les deux thèmes récurrents qui se retrouvent concentrés, à la fin, sous le titre éponyme: appétit charnel débridé et mort du père. Les deux étant liés, sans doute, de manière indissoluble, comme la cause et l'effet d'une même insatisfaction profonde. Le père pourrait alors ressembler à cet «amant d'autrefois qui dormait face au mur et désirait moins que vous ne désiriez». L'homme qu'on voit ici à l'œuvre sera soit un Hercule, ou la statue d'un dieu grec, soit un impotent qui, quand il n'est pas percé d'un grand trou en son milieu, sera à peine capable de bouger dans son fauteuil: «Et vous, vous désiriez beaucoup», ajoute la narratrice à l'adresse de l'une de ses héroïnes.

La difformité physique est un autre thème de prédilection, frappée parfois

d'un coefficient positif, parfois négatif, comme chez ce jeune mari revenu de la guerre avec une bouche en moins et, donc, un sérieux problème de couple en vue. Ailleurs, les personnages de contes traditionnels investissent la légion des «physiquement différents»: la sirène, exilée sur terre, marche avec une canne pour dissimuler sa queue, et le vieil oncle bossu qui vit dans un château se révèle être un infirme volontaire dont la bosse est un implant. Sa belle-fille, devenue starlette, va hériter de la bosse et s'en montrera soulagée devant son miroir.

Le mot solitaire

Critique des critères esthétiques dominants, qui, comme histoire, tombe juste un peu à plat. Dans une des meilleures nouvelles, un jeune garçon qui possède le don de retrouver les objets perdus retrace un enfant kidnappé grâce à la chemise qu'il portait. Le soir, nu dans son lit, il songe qu'«un enfant nu, fille ou garçon, sans rien sur lui, ni chaussures, ni collier, ni nœud dans les cheveux, il n'aurait pas pu le retrouver». Mais ce que j'aime surtout, c'est qu'il pense au mot «solitaire», qui a «l'air solitaire avec ce 1 qui se dressait au-dessus des autres lettres». Bender est son mieux dans des nouvelles comme *Rêver en polonais*, où elle réussit subtilement à conjuguer la mort du père et celle de Dieu sur fond de camps de concentration.

Celle qui s'intitule *La Bague* commençait bien, avec une fille accompagnant le cambrioleur dont elle est amoureuse, trouvant un diamant dans un pot de farine, l'enfilant à son doigt, et le cambrioleur de tomber à genoux devant elle et de l'épouser là, dans la cuisine d'une maison étrangère. Mais le reste se dissout ensuite dans un tissu d'inventions vraiment trop forcées qui trahissent le mal dont souffre cette écriture éprise d'audace et de cocasserie à tout prix: hors de la trouvaille originale, point de salut.

Le parti pris de fantaisie peut être une manière habile de détourner l'attention d'un manque parfois flagrant de substance, qui fait que plusieurs de ces textes s'écrasent bien avant la fin, comme autant d'agréables petits pétards mouillés. On se dit qu'il ne suffit pas d'avoir des idées et beaucoup d'imagination. Il faudrait bien que tout ça aille quelque part. Réinventer un univers de fées où évoluent des petites filles délurées et de gros méchants ogres rivos devant la télé,

c'est bien. Mais *quid* du propos? Les pistes esquissées semblent chaque fois abandonnées, au profit d'une autre image plus séduisante que la précédente, et ce refus du réel devient celui d'une rencontre avec le lecteur et des émotions capables de le toucher en profondeur.

La critique du monde qui s'ébauche là reste trop allusive pour acquiescer la force nécessaire, comme si, en se cantonnant dans le registre d'une rêverie pétillante, toute en clin d'œil de peu de conséquence, en refusant, pour ainsi dire, une posture qui semble pourtant inhérente à l'acte même d'écrire (ultimement: produire du sens), les nouvelles d'Aimee Bender niaient systématiquement à la littérature son pouvoir de générer un discours.

Et c'est là que le bât blesse: une accumulation d'images réussies ne suffit pas, en soi, à constituer un livre. Bender donne l'impression qu'elle serait plus à l'aise dans la bande dessinée ou, mieux, dans la publicité. Car ce n'est pas l'esthétique du zapping qui prédomine ici (et qui, en littérature, n'aurait rien de nouveau, après Joyce, Dos Passos et les autres), mais quelque chose de plus grave qu'on pourrait appeler l'éthique du zapping. C'est bien simple: chaque fois que le sens menace, on appuie sur un bouton, et hop, le personnage boutonnable disparaît pour, peut-être, réapparaître plus loin, transformé en vieil oncle bossu, ou alors autre chose.

Le fait est peut-être innocent mais sans doute symptomatique: aucune référence littéraire ne traverse jamais ces textes où, par contre, presque tous les personnages regardent, à un moment ou l'autre, la télé. On ne sait jamais ce qu'ils regardent. Peu leur chaut. Seule la posture importe, la cliquotante passivité. Un personnage se vante d'avoir une télécommande qui «traverse les murs», présence ectoplasmique capable, à mon avis, d'inquiéter sérieusement la littérature. Une nouvelle comme *Le Saladier* ne laisse absolument aucun souvenir. Revenant en arrière et la relisant, je me demandais si je l'avais déjà lue. Mon esprit et celui de l'auteure étaient en parfaite harmonie: on écrit, on lit, et puis on zappe.

LA FILLE EN JUPE INFLAMMABLE

Aimee Bender
Traduit de l'américain
par Michel Lederer
Éditions de l'Olivier
Paris, 2000, 236 pages

Musées en fête

PARTOUT AU QUÉBEC
14 AU 28 MAI 2000

MUSÉES EN FÊTE
EST UNE RÉALISATION DE LA
SOCIÉTÉ DES MUSÉES QUÉBÉCOIS
EN COLLABORATION AVEC LE
MCCQ, TÉLÉ-QUÉBEC ET LE DEVOIR

Société des musées québécois

Ministère de la Culture et des Communications

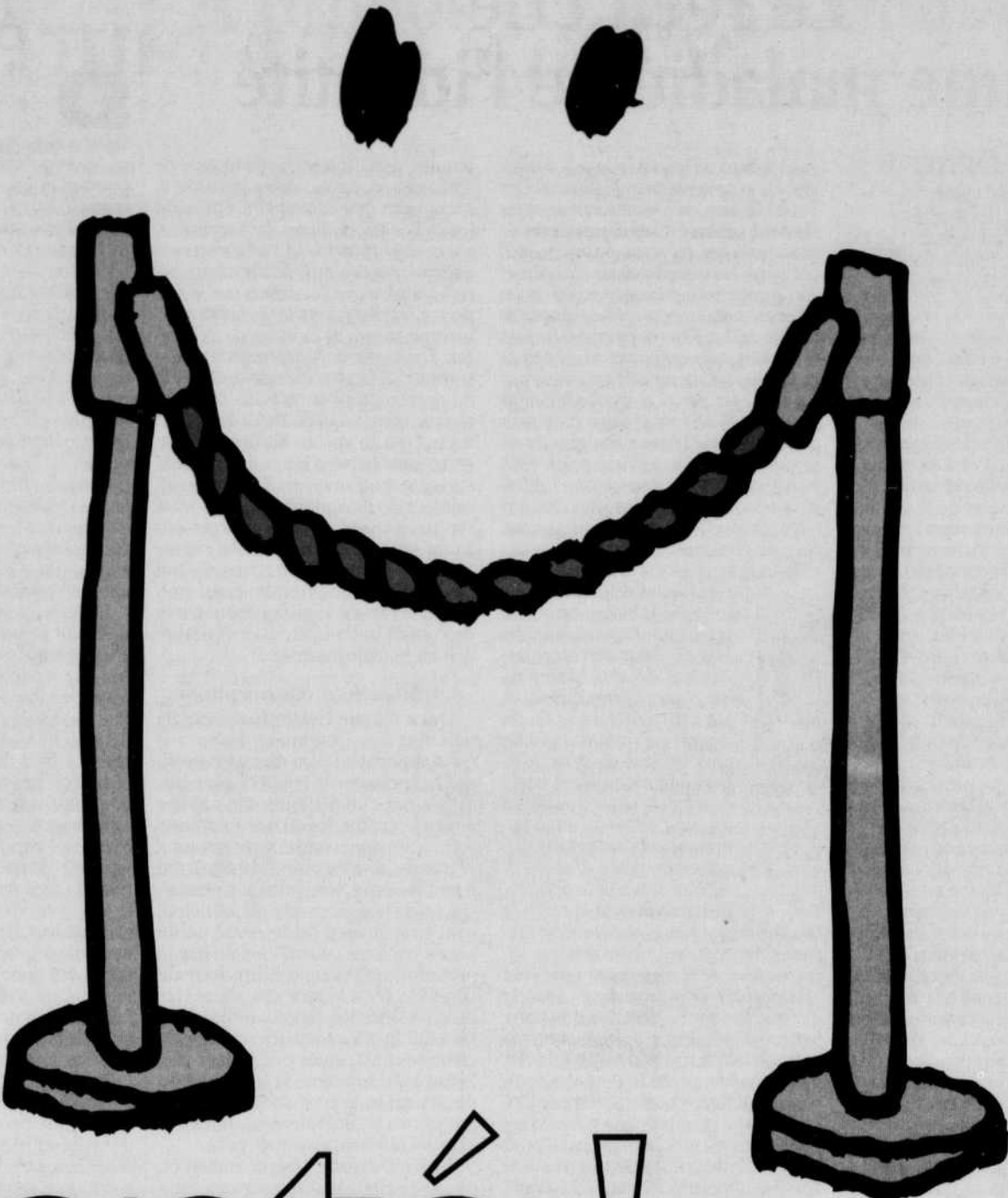
Télé-Québec

LE DEVOIR

Cet été, partez le Québec en poche!

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE
COLLECTION DE POCHE

DE SI BONS LIVRES, À SI BONS PRIX!
CATALOGUE COMPLET: WWW.LIVRES-BQ.COM



Musées à volonté !

Dimanche **28 mai** 2000

La Journée des **musées**
montréalais American Express



Présenté par
la Fondation
American Express


Portes ouvertes dans trente-deux musées
et circuits d'autobus gratuits.

Stationnements incitatifs gratuits au Musée d'art de
Saint-Laurent et au Musée Stewart au Fort de l'Île
Sainte-Hélène.


Dès 9 heures, montez à bord d'une des navettes gratuites offertes par les musées participants et la Société des directeurs des musées montréalais en collaboration avec la STCUM à partir de la Maison de Radio-Canada (métro Beaudry). Les navettes seront offertes toute la journée jusqu'à 17 heures (dernier départ avec passagers) et les correspondances d'un circuit à l'autre seront possibles uniquement à la Maison de Radio-Canada.

Information : Info-Arts-Bell 514-790-ARTS
<http://journeesdesmusees.montrealplus.ca>

La Fondation American Express, commanditaire principal de l'événement, offre aux détenteurs de la carte American Express, le 28 mai seulement, **une remise de 20%** sur les achats faits dans les boutiques de certains musées et sur les tarifs d'adhésion à certains programmes d'amis. Ces détenteurs de carte American Express auront accès aux salons de détente du Musée des beaux-arts de Montréal et de La Biosphère d'Environnement Canada.

 Radio-Canada montrealplus.ca

 STCUM

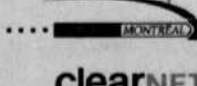
 Ville de Montréal

 CONSEIL
DES ARTS

 V.I.R.
HOUR

 LE DEVOIR
Transcontinental

 The Gazette
La Presse

 clearNET

 PUBLICITÉ
SAUVAGE

 ICI

 CBC

 LIBERTÉ
YOGOURT

LES ARTS

ARTS VISUELS

Silence, murmures et tapage

LE SON ICONOGRAPHE

Au Montréal Télégraphe
206, rue de l'Hôpital
Vieux-Montréal
Jusqu'à dimanche

BERNARD LAMARCHE

Malgré son intérêt extraordinaire envers l'interdisciplinarité, l'univers des temples blancs de la culture ne s'en tient fréquemment qu'à une dimension dans la pratique des arts dits visuels, à savoir la plastique, le visible. Or, il y a de plus en plus de manifestations et d'expositions qui tentent de se défaire peu à peu de l'hégémonie du visuel. On en a vu récemment un exemple probant à la galerie Concordia avec l'exposition *Signes de vie*, qui tentait de poser le phénomène de la perception en dehors du strict rapport à la vue.

Par ailleurs, la musique et les autres recherches sur les textures sonores prennent de plus en plus de place, avec bonheur, dans les propositions des artistes en arts visuels. Récemment encore, le Centre Vu à Québec produisait un coffret fait de livres présentant succinctement les expositions de l'année précédente, accompagnés d'interprétations sonores de ces expositions réalisées par des artistes dont certains en étaient à leurs premières armes dans le domaine.

Le Son iconographe

Le *Son iconographe* prend place dans les célébrations du dixième anniversaire de la galerie Occurrence. Durant le mois dernier, se sont donné rendez-vous, sous l'initiative des commissaires Richard Max Tremblay et Louise Provencher, des artistes en arts visuels dont les recherches les ont amenés à tâter du son — Jean-Pierre Gauthier, Raymond Gervais, John Heward, trio auquel s'ajoutent les deux commissaires — et également des musiciens — Malcolm Goldstein, Robert M. Lepage, David Prentice, Mirko Sabatini et Rainer Wiens. Outre l'exposition qui se termine demain, des concerts expérimentaux ont été donnés les semaines précédentes, qui ont été enregistrées en vue d'une publication multimédia. Ce cédérom qui comprend un CD audio sera lancé demain à 14h, lors du dernier jour de l'exposition, ce qui nous incite aujourd'hui à vous en glisser quelques mots.

L'événement a ceci de particulier qu'il a lieu dans le local de l'édifice The Telegraph Chambers, qui fête son centenaire, anniversaire que partage «la première communication radio de la voix par Fessenden» et celui de la mise sur pied de la Berliner Gramophone, qui allait devenir la RCA Victor. L'exposition et les performances qui la complètent cherchent à «rendre compte du bouleversement des communications amené par des inventions telles télégraphe, téléphone, radio, microphone et magnétophone... par des interventions artistiques visuelles qui jouent, en tous sens, de la finalité présumée de ces artefacts par leurs concepteurs, l'élaboration d'espaces sonores imaginaires ou réels».

L'exposition nous place à la fois devant la cacophonie la plus débridée et le silence le plus complet. Entre les deux, par le pouvoir de la

suggestion, les œuvres que contient *Le Son iconographe* couvrent tout le spectre sonore.

Des batteries «préparées»

Dès l'entrée, un ensemble de batteries préparées (modifiées) accueille le visiteur. L'œuvre de Jean-Pierre Gauthier est dans le même esprit que celle qu'il exposait en collaboration avec Mirko Sabatini dans l'exposition *Cubute* du Musée d'art contemporain de Montréal à l'hiver. La production de Gauthier explore depuis un moment les capacités de certaines machines et systèmes de tuyauterie à se transformer en poumons musicaux. Ici, des machines reliées entre elles à un poste de commande s'emparent d'instruments de percussion et les activent de façon aléatoire. Le poste de commande d'où émergent les tentacules des fils consiste en deux télévisions en marche, dont les impulsions lumineuses activent le mouvement des automates.

Dans cette démonstration d'ingéniosité bricoleuse, les amateurs de Marcel Duchamp apprécieront le clin d'œil à sa pièce *Roue de bicyclette*, sur les rayons de laquelle brossent les balais du batteur. Autrement, quelques moments passés avec la machine en révèlent toutes les possibilités, qui parfois s'avèrent étonnantes.

Lettre morte

Dans la seconde salle, le ton chan-

ge terriblement. D'une manière que certains pourront lui reprocher tant elle semble se prêter à une répétition qui épuise la charge des premières moutures, Raymond Gervais présente une série de boîtiers de CD. Sur les étiquettes de ces boîtes vides, pour d'autres projets Gervais a pu contourner la froideur du dispositif en inscrivant des noms très évocateurs de vents du monde entier. Il a pu aussi donner lieu à des duos que le temps n'a pas autorisés, enrichissant par la citation et les reminiscences l'histoire trop incomplète de la musique.

L'installation que Gervais propose ici prend départ sur une lettre, intégrée à l'installation, envoyée par un ami depuis disparu, un fervent défenseur des arts visuels, un penseur important pour le milieu montréalais, le philosophe Jean Papineau. La note envoyée à Gervais par la poste — «il semble donc que tout, y compris le jazz, ne soit pas encore tout à fait foutu!» — a engagé ce projet pour lequel Gervais a apposé sur ses étiquettes l'adresse d'illustres musiciens de jazz, dont Duke Ellington et Art Pepper. *Les Postes de l'imaginaire* (2000) se livre encore aux potentialités de la musique et des mots, à travers autant de lettres musicales laissées mortes, jamais envoyées à leur destinataire. Les rendez-vous manqués traversent cette production: la parcourt également cette formule, traduite en morse, en langage sonore de la syncope (pensez

aux cliquetis du télégraphe), qui relie les deux premiers éléments. «Jazz Messenger» reprend son nom aux groupes formés à partir de 1954 par le batteur Art Blakey, à la source du mouvement novateur, le Hard Bop.

Comme à l'habitude dans le travail de Gervais, les références à l'histoire de la musique fusent. Il faut faire confiance à ce généreux mélomane qu'est l'artiste pour créer des chaînes de sens rigoureuses et magistrales. Dommage que la présentation froide et répétitive vienne à bout de cette pièce, coupant net les élans de ces rencontres mémorables.

La pièce de John Heward est moins engageante. Un câble serpente au sol. Un tube d'acier est suspendu dans les airs, reposant en partie sur le plancher de la galerie. La pièce est une condensation des rapports du sculpteur, peintre et percussionniste à chacun de ces arts. Articulant l'espace à la manière d'une sculpture, faisant référence au tableau que l'on suspend sur un câble, la pièce est en fait un instrument percussif qui sert à la performance. Nous n'avons pas vu la pièce en acte dans ce contexte, mais sans tenir compte de cette fonction, disons qu'elle reprend ici un langage plastique connu, passé dans le langage commun de la sculpture. En cela, elle est décevante. Métaphoriquement, par contre, son rapport au silence, à la potentialité de pouvoir livrer des sonorités qui autrement sont tuées, apporte une dimension appréciable à l'ensemble de la présentation.

Un sonar

Dans une petite mezzanine retirée à l'arrière de l'espace du Montréal Télégraphe, les deux commissaires se sont commis dans une œuvre en duo. Un solitaire poste de télégraphie attend le visiteur avec son écran, une loupe, des écouteurs et un commutateur. Le commutateur simule l'action d'une souris et active, dès que le bouton est pressé, la suite des séquences d'images vidéo, qui se rapportent toutes à des épisodes sombres de la télécommunication sans fil. Des sonorités émanent des écouteurs, une prise de son effectuée dans le sous-sol



RÉSONANCES INTERMITTENTES, 2000, machines sonores de Jean-Pierre Gauthier

de l'édifice qui cache dans ses entrailles un générateur de grande puissance, oublié depuis sa mise hors de fonction. Ce son vibrant accompagne l'itinéraire de l'opérateur parmi les séquences faites d'archives.

Jamais ne nous quitte la double lecture qu'il est possible de faire de cette sonorité ambiguë: cette vibration enveloppante n'éclipse jamais totalement la menace dont ce son est aussi le signe. L'œuvre conjugue quelques-uns des matériaux rencontrés auparavant dans l'exposition, servis cependant selon une esthétique laborantine qui lui sied bien.

Si vous allez au local du Montréal Télégraphe en fin de semaine, pour

voir l'exposition ou pour assister au lancement du cédérom qui relate l'événement, en quittant les lieux par la rue Saint-François vers le nord, soyez attentifs. Vous entendrez peut-être encore le bruissement de l'électricité qui court. Il provient du sous-sol, d'une grille dans le trottoir qui recouvre ce qui semble être une boîte de tension. Sa musique vous transportera peut-être en arrière, dans les silences, les murmures et le tapage du *Son iconographe*.



TRANSDUCTEURS, 2000, installation multimédia de Louise Provencher et Richard Max Tremblay

GALERIE BERNARD

RICHARD ROBLIN

« Fallingwater » (peintures récentes)

JUSQU'AU 3 JUIN 2000

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770

du mardi au vendredi de 11 h 00 à 17 h 00, samedi de 12 h 00 à 17 h 00

VERNISSAGE

LE DIMANCHE 28 MAI

Jusqu'au 23 juin

Guy Labbé



GALERIE LINDA VERGE

1049, AVENUE DES ÉRABLES

QUÉBEC (418) 525-8393



la galerie d'art Stewart Hall

Centre culturel de Pointe-Claire

176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254

du 27 mai au 7 juillet 2000

Estampes japonaises

contemporaines 1950-1990

Organisée par l'Ambassade japonaise

et la Fondation du Japon

Circulée par le Programme des expositions

internationales, Ministère du Patrimoine canadien

Le maire de la Ville de Pointe-Claire

a le plaisir de vous inviter

au vernissage de l'exposition

le mercredi 31 mai de 19 h à 21 h

Des rafraîchissements seront servis

Entrée libre • Accessible aux fauteuils roulants

Du lun. au vendr. de 14 h à 16 h, lun. et mercr. soir de 19 h à 21 h.

Son. et dim. de 13 h à 17 h (terminé les fins de semaine en juin, juillet et août)

Espace d'art et d'essais contemporains
10^e anniversaireLancement du CD-Rom :
Montréal Télégraphe :
le son iconographeLe dimanche 28 mai à 14 h
206, rue de l'Hôpital
Vieux-Montréal, métro Place d'ArmesSerge Clément
Persona
Jusqu'au 18 juin

OCCURRENCE

460, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 307

Montréal H3B 1A7

Info : Lili Michaud, directrice

(514) 397 0236 Téléc. : (514) 397 8974

Du 27 mai au 16 juin

AUGUSTE GARUFI

Peintures et sculptures récentes

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471 mar. au ven. de 10h à 17h

MARIE-CHRISTINE

LANDRY

Jusqu'au 6 juin

galerie |

Graff

963, Rachel Est, Montréal, Qc H2J 2J4
Tél. : (514) 526-2616 • e-mail : graff@cam.org"Côté cour,
côté jardin"

du 13 mai au 21 juin

Jane Buyers
Thérèse Chabot
Sylvie Fraser
David Hogg
Ashley Miller
Gabor Szilasi
Jinny Yu3429, rue Notre-Dame Ouest
tel: 514-933-0711
Samedi & dimanche 12h à 17h
mardi au vendredi 10h à 18:30hGalerie
Art Mûr
encadrement

Bienvenue

Riopelle

En permanence
à compter du 18 mai 2000

Renseignements: (418) 643-2150 www.mdq.org

Heures d'ouverture:
Mardi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche: de 11 h à 17 h 45,
mercredi: de 11 h à 20 h 45; lundi: fermé.

Droits d'entrée (taxes et frais de service inclus):
Adultes: 7 \$; Admis (105 ans et plus): 6 \$;
Étudiants: 2,75 \$; Jeunes de 12 à 16 ans: 2 \$;
Jeunes de moins de 12 ans: entrée gratuite.

MUSÉE DU QUÉBEC

Part des Champs-Élysées, Québec

Le Musée du Québec est administré par le conseil de la Culture et des Communications du Québec.

LE DEVOIR

JARDINS

Fertile humidité

Quantité de plantes magnifiques hantent ces lieux humides que nous détruisons avec une singulière et inconsciente opiniâtreté

Certains jardins gardent plus longtemps la mémoire de l'eau, le souvenir des pluies. Le sol ne laisse s'égoutter la fonte des neiges, le dernier orage, qu'à regret. Le jardinier qui se languit d'arcs-en-ciel d'iris barbus et d'effluves de lavandes, d'œillets de Chine et de thym désespère. Celui qui se meurt de plaisir à la belle lobélie du cardinal (aucun rouge n'égale celui de ses fleurs, hormis peut-être celui de la croix de Malte, *Lychnis chalcidonica*), lui, s'en réjouit.

«[...] il n'y avait que des champs, des prés, et seulement, en mémoire de l'eau, un ou deux saules, quelques roseaux et une glaciale floraison de narcisses en avril...»

— Travaux au lieu dit l'Étang, Philippe Jaccottet, dans *Paysages avec figures absentes*, Gallimard, 1976

Plutôt que de transbahuter tonnes de sable et mètres cubes de terre pour assécher ces bas-fonds, ce jardinier s'en ira heureux planter le plus beau des jardins humides. Thérèse Romer, pionnière de la culture des plantes indigènes et créatrice du magnifique jardin de la maison Chénier-Sauvé à Saint-Eustache, l'a fait. Elle nous explique la mise en place et le simplissime entretien d'un jardin humide.

Garder l'humidité

Dans un jardin humide, l'eau passe mais l'humidité doit rester. Pour conserver cette

humidité dans le sol, creusez 60 cm de profondeur, ou plus selon vos forces, à dimension du futur jardin. Ménagez des parois en pente douce pour éviter l'effondrement. Installez maintenant au fond de ce



Danielle Dagenais

trou une toile plastique à bassin. C. Colston Burrell, un des auteurs de *The Natural Water Garden* (Brooklyn Botanic Garden Publications, 1997), recommande de percer à intervalle régulier quelques trous dans le plastique à 30 cm de la surface du sol. Ainsi, l'eau s'égoutte en surface, évitant aux collets des plantes pourriture en été et gel en hiver. Chez Thérèse Romer, de malencontreux coups de pelle lors des plantations ont fait le nécessaire.

Plutôt que de remplir ce semblant de bassin d'eau, remplissez-le de terre. La terre d'origine, si elle est adéquate, fera l'affaire, mais comblez

tout de même les 15 derniers centimètres de bonne terre, suggère Thérèse Romer. Sinon, mêlez la terre excavée à beaucoup de tourbe, à du compost et à du sable (recette tirée de *The Natural Habitat Garden*, de Ken Druse, qui me semble la meilleure). Jetez dans le trou quelques brouettées de ce mélange. Puis arrosez le sol jusqu'à ce que l'eau en atteigne la surface. Laissez se tasser pendant quelques jours. Remettez ça avec un peu plus de terre. Remouillez, etc., si vous êtes zen; attendez un mois avant toute plantation, une semaine sinon.

Plantes des lieux humides

Quantités de plantes magnifiques hantent ces lieux humides que nous détruisons avec une singulière et inconsciente opiniâtreté. Certaines de ces plantes présentent une allure palustre, une verdure encore aquatique: fougère-à-l'autruche et maintes autres fougères, butomes aux feuilles de joncs et ombelles rose ténu; sagittaire au feuillage de lances et de flèches; acore vaguement quenouille et panaché; étrange plantain d'eau ou gras populage des marais. Ce dernier fleurit en ce moment à plein jaune bouton d'or dans le jardin de Thérèse Romer mais aussi sur le bord des ruisseaux. D'autres plantes de lieux tout aussi humides et aimées de Thérèse Romer semblent fleurs et couleurs plus qu'eau: la jolie asclépiade incarnate, rose soutenu, la généreuse eupatoire maculée, rose effacé, et, entre toutes, la lobélie du cardinal, vermillon.

En sol porté vers l'acide, risquez-vous à planter de grands lis du Canada aux petites clochettes jaune ambré. Le lis du Canada vagabondera d'une année à l'autre, raconte Thérèse Romer, puisqu'une même plante ne fleurit jamais deux fois. Mais il aura préparé sous terre la relève qui reprendra plus loin la floraison. Osez aussi les somptueux mais capricieux iris du Japon, qui demandent sols humides pendant la floraison, plus secs ensuite. De toute fa-



En sol porté vers l'acide, risquez-vous à planter de grands lis du Canada aux petites clochettes jaune ambré.

THÉRÈSE ROMER

çon, l'inspiration pour la plantation ne vous manquera pas: de l'abondante littérature sur les jardins d'eau (voir les listes de plantes de bordures de bassin) en passant par les manuels traitant de la flore indigène (lieux humides) jusqu'au premier fossé venu.

Entretien

Pendant les sécheresses d'été, Thérèse Romer se contente d'installer un tuyau goutte-à-goutte dans sa plate-bande humide. Hormis cela et l'entretien général accordé à toute plante dans un jardin, ce jardin humide se passe bien du jardinier.



Plusieurs fougères comme la junglesque matteucie fougère-à-l'autruche demeureront plus verdoyantes dans un sol humide.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Déjà en fleurs la semaine dernière, le populage des marais brillait, même sous une pluie torrentielle.

Que faire cette semaine?

■ Thérèse Romer présente dans son jardin des journées-conférences, les dimanches 18 juin (fleurs indigènes), 9 juillet (iris et lys) et 13 août (flore des berges, justement). Prix: 15 \$ par personne. Renseignements et réservations: ☎ (450) 473-0149. Le samedi 10 juin, Grand Bal XIX^e au profit de la Fondation Maison et Jardins Chénier-Sauvé, qui prendra bientôt le jardin en charge. Mais ça, c'est une autre histoire.

■ Les journées horticoles du Jardin botanique de Montréal battent encore leur plein, aujourd'hui et demain, de 9h à 18h et de 9h à 17h respectivement. Conférences, ateliers, encan de plantes rares et producteurs spécialisés sur place.

■ Compost ou fumier composté: qu'acheter? Pour un sol assez riche en matière organique, va pour le fumier de volaille ou même de mouton, plus fertilisant. Idéal pour les cultures gourmandes: maïs, courges, etc., et évidemment pour la to-

mate, grande consommatrice de potassium, très disponible dans le fumier. Sol plutôt glaiseux ou sablonneux? Il faudra amender et fertiliser. Appliquez davantage de fumier pour augmenter la matière organique. Mais choisissez un fumier moins nutritif pour éviter de surfertiliser: fumier de bovins de boucherie ou de cheval.

Les composts marins (farines de crustacés mêlées à de la tourbe, pas mal de tourbe dans certains cas) comportent beaucoup de matière organique mais un faible pouvoir fertilisant. Contiennent du calcium, mais moins que le fumier, donc... Renseignements: Robert Robitaille, agronome, conseiller en conservation des ressources, ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec, La Sarre.

■ Coupez les fleurs déjà ramollies et pourrissantes des lilas juste au-dessus des premières feuilles ou branches sous la fleur.

le Parchemin
vous offre

* **25%** de rabais sur tous les livres de :

JARDINAGE ET DÉCORATION

- livres en inventaire seulement
- étiquettes rouges

* rabais à partir du prix ordinaire
Valable jusqu'au 4 juin 2000 inclusivement

le Parchemin

Mezzanine Métro Berri-UQAM
505, rue Ste-Catherine Est, Montréal (514) 845-5243

CAHIER SPÉCIAL PARUTION 10 JUIN 2000

2000

TOMBÉE PUBLICITAIRE: 5 JUIN 2000

Livres d'été

